



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.


ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES DE LONGCHAMPS.

AINSI que dans mille réunions on peut faire à Longchamps la part du luxe, de la curiosité et du plaisir; la première, toute accordée à ceux qui, du fond de leurs brillans équipages, planent sur la multitude qui les admire, n'est peut-être pas la plus à envier : combien d'es-



prits soucieux et inquiets, combien de cœurs bourrelés par de tristes souvenirs dissimulent leurs douleurs sous les dehors pompeux des richesses et des parures! Cette jeune femme dont la tête ombragée par de longues plumes qui, voltigeant au gré des zéphirs, offrent un aspect si léger, si gracieux, essayait hier en secret des larmes qu'une cruelle déception venait d'arracher à sa fierté. Cette autre élégante, dont la bouche gracieuse sourit à tout ce qu'elle rencontre, et dont les formes séduisantes se dessinent avec art sous un cachemire azuré, sait que, malheureuse en affection, l'aigreur, les reproches, l'injustice l'attendent à son retour chez elle... Et cette autre dont chacun admire la beauté et la noble parure, baisse de tems en tems son voile et cache ses soupirs, car elle se rappelle que pour briller, en cet instant, dans l'avenue de Longchamps, il a fallu négliger un devoir sacré, manquer une promesse donnée... Oh! qu'on trouverait bien plutôt le bonheur dans cette foule modeste qui circule sous les arbres des Champs-Élysées : quelle franche gaîté, quelle joie naïve sous ces petites robes de guingams, sous ces chapeaux de paille noués d'un simple ruban! Là, tout plaît, tout réjouit; l'amour-propre n'est point en premier rang; on ose s'amuser de tout; on oublie une triste mansarde, des travaux pénibles, des besoins peut-être; n'importe, on oublie tout hors le plaisir, car on veut être heureux... et nous qui n'avons, ainsi que bien d'autres, jamais appris à l'être, nous allons quitter ce spectacle de modèles trop bourgeois pour nos pinceaux, et rechercher, sous des lambris dorés et des écussons armoirés, des remarques assez neuves pour satisfaire la curiosité, assez distinguées pour contenter à la fois la grâce et le bon goût.

— Nous avons remarqué un chapeau d'une forme très gracieuse, orné de deux branches de *baufortia*, arbrisseau dont les feuilles, à peu près semblables à celles du myrte, forment des tiges comme une aigrette; les fleurs se réunissent en touffes rouges à peu près semblables au *mela-leuna*. Des rubans en gaze à dessin cachemire ornaient ce chapeau, un des plus jolis qu'on puisse inventer.

— Beaucoup de chapeaux à la glaneuse sont ornés de fleurs des champs, telles que le trèfle, la luserne, l'avoine,

l'épi de blé, la nielle, le bassinet, la paquerette et la simple marguerite.

— Quant aux nouvelles fleurs de mode cette année, nous ne pouvons mieux les faire valoir qu'en indiquant, ainsi que nous l'avons fait dans notre dernier Numéro, les magasins de M. Cartier; c'est là que nos élégantes trouveront *le volkamier, le liparia, le portelandia, le siccas revoluta*, et maintes autres fleurs dont les noms barbares pourraient épouvanter, mais dont l'assemblage gracieux est toujours certain de plaire.

— Plusieurs femmes avaient des robes de popeline unie ou brochée dans diverses nuances de vert, qui est une couleur très en vogue cette année : vert colibri, vert chou, vert émeraude, etc. etc. Avec ces robes on voyait porter beaucoup de chapeaux blancs.

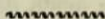
— Quelques redingotes en gros de Naples ou en satin de nuances grises très tendres, étaient fort bien portées; quelques-unes fermées par des nœuds, d'autres par des boucles de forme gothique. Les plus élégantes étaient garnies de pattes carrées, dont un côté, recourbé sur la robe, était fixé par un bouton d'or. A chaque bracelet des manches, une rangée de ces pattes formait manchettes en retombant vers le bas du bras où elles étaient aussi fixées par des boutons d'or. Même genre de garniture autour de la pélerine qui était fendue sur les épaules. La ceinture fermée par trois boutons, et le jupon de la redingote croisé un peu diagonalement par devant.

— Le froid a jusqu'ici empêché d'adopter les manches blanches aux robes de couleur; mais on est certain qu'elles seront très à la mode cet été. Plusieurs lingères en préparent qui seront extrêmement larges et plissées tout le long à très petits plis. Les unes en mousseline, les autres en jaconas, selon la robe avec laquelle elles doivent être portées.

— On porte des boas en tulle; on en voit beaucoup dans les magasins de nos lingères; mais ils sont jusqu'ici très peu nombreux sur le cou de nos élégantes auxquelles le froid commande encore plutôt les boas en martre. Ceux en tulle sont très frais, très gracieux et composés de diverses façons; les uns formés tout de coques de ruban de

satins roses entremêlés dans des coques de tulle ; d'autres ne sont composés que d'une seule bande de tulle, festonnée ou brodée, qui, étant extrêmement froncée dans sa longueur, se rapproche en ruche qui forme le rouleau. Les bouts de ces boas sont terminés par des nœuds de rubans.

— Bien que le coin du feu offre encore ses charmes, et que, par quelques petites soirées, quelques réunions d'intimes, on cherche à faire survivre les plaisirs de l'hiver, il n'en existe pas moins une certaine quantité d'élégantes qui préparent déjà dans leur imagination les toilettes du soir, les négligés du matin qu'elles désirent porter à la campagne. Pour anticiper en même tems sur une saison qui n'exige que des apprêts pleins de simplicité et de commodité, nous leur indiquerons les tours de cheveux formant bandeaux, comme une des inventions les plus précieuses pour la campagne, où les vents, l'humidité, la chaleur même, sont des ennemis continuels des boucles de cheveux et des coiffures symétriques. M.^r Normandin *, en inventant ce genre de tour, qui n'est composé que de deux grosses coques de cheveux qui forment bandeau sur le front, a réuni l'extrême avantage d'une coiffure qu'on peut opposer à toutes les températures, sans craindre aucun échec, et qui sied parfaitement à la physionomie ; aussi croyons-nous pouvoir les recommander dans le double intérêt de la coquetterie et de la commodité.



SCÈNES IRLANDAISES.

SUITE. (Voir le Numéro du 25 Mars 1828.)

Une semaine s'écoula sans qu'on eût aucune nouvelle de Kneller ; mais au bout d'un tems assez long, on reçut une lettre où il justifiait sa conduite, et annonçait qu'il avait défendu à son fils de continuer aucune relation avec la famille Winham.

Ce dernier coup fit sur Marie la plus cruelle impression. Pâle, agitée d'un tremblement fébrile, les yeux gonflés de

* Passage Choiseul, n^o .



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champs.

1 Chapeau de paille de riz orné de rubans et de fleurs 2 Chapeau de gros
de Naples orné de rubans de gaze et de fleurs 3 Bonnet de blonde orné de fleurs

Bou

Robe de
riz orné



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Robe de foulard Mandarin. Des magasins S^t Anne. Chapeau de paille de riz orné d'une branche de Saule. Des magasins de M^{me} Mure.

larmes brûlantes, elle se retira de bonne heure dans sa chambre. La fenêtre de cette jolie retraite donnait sur le jardin, au-delà duquel une pelouse verte s'étendait jusqu'aux chênes du parc. Marie s'appuya sur le balcon et y resta plongée dans la plus profonde rêverie.

L'Irlande était couverte de bandes armées. Les uns par zèle religieux, les autres par un patriotisme mal dirigé, la plupart excités par la faim et la misère, se répandaient sur tous les points du territoire, vengeaient par des meurtres et des incendies la longue oppression des catholiques, et dirigeaient, sur les protestans les plus connus par leur attachement à la réforme, leurs attaques les plus furieuses. Les châteaux, les maisons isolées étaient autant de camps retranchés. L'inquiétude et la terreur régnaient dans les campagnes. Les propriétaires armaient leurs paysans, leurs fermiers, leurs hommes de peine.

Le père de Marie Winham voyait avec dédain ces préparatifs de défense. A l'entendre, sa vieille bayonnette et le mousquet, dont son aïeul avait fait un si noble usage au siège de Londonderry, suffisaient pour repousser les brigands. Marie ne pensait pas plus que son père aux dangers qui l'environnaient; mais d'autres motifs triomphaient chez elle de sa timidité naturelle, et elle ne sortit de la triste préoccupation qui s'était emparée de son esprit, qu'en entendant, au-dessous de sa fenêtre, des pas rapides dont le bruit parvint jusqu'à elle.

Elle tressaille en se rappelant tous les récits de meurtres et de pillage qui l'avaient effrayée les jours précédens. Elle va pour fermer la fenêtre, mais, à l'accent d'une voix rauque et familière qui l'appelle, elle a bientôt reconnu Jacquot Mouney, le petit garçon de ferme. Il jette à ses pieds une lettre qu'elle se hâte de parcourir, et dans laquelle Charles Kneller, après lui avoir fait, pour la première fois, l'aveu d'une passion que tous deux avaient partagée sans la connaître, lui demandait une entrevue de quelques instans, à l'heure même, en accompagnant cette demande de paroles mystérieuses et effrayantes, dont Marie ne pouvait pénétrer le sens.

« Il n'y a pas de réponse, » dit-elle au messager, en refermant la fenêtre; et elle se jeta sur une chaise, dans une

agitation affreuse. Elle retrouvait à peine la conscience d'elle-même et de sa situation, lorsqu'une autre voix bien connue prononça son nom dans le jardin. C'était la voix de Charles Kneller : « Marie, Marie ! » Elle rouvre la fenêtre et voit son ami, enveloppé d'un long manteau, et debout sous la fenêtre : « Charles ! » reprit la jeune fille d'une voix faible.

« Écoutez-moi, de grâce, pour la dernière fois : le tems presse, de cruels parens brisent nos cœurs, leurs préjugés nous réduisent au désespoir, n'hésitons plus... je ne sais comment vous révéler le dessein que je forme... soyez à moi, consentez à me suivre... »

— Charles, s'écria Marie, dont la main se refusait à fermer la fenêtre, je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable de me causer ce chagrin ! Ah ! Charles ! » Les pleurs inondaient son visage.

« Eh bien, reprit-il avec une sorte de fureur, vous le voulez donc ! Puisque vous me refusez, j'ai une ressource assurée contre le tourment de vivre ; je vais me jeter dans les rangs de ces hommes que la loi frappe, et qui ne sont pas loin d'ici. J'y trouverai la mort et le repos... mais vous n'avez pas une minute à perdre ; Marie, ou fuyons, ou je suis un homme perdu... perdu à jamais... perdu ! »

Ce dernier mot, répété avec une inexprimable angoisse, retentissait aux oreilles de Marie. La jeune fille, dont un nuage de larmes obscurcissait la vue, étendait les bras vers son ami, et, par un geste suppliant, cherchait à le calmer, lorsqu'elle entendit la voix de son père : elle allait refermer la fenêtre, mais il était déjà derrière elle.

« Avez-vous entendu des voix dans le jardin ? »

Marie rougit, et ne put répondre.

« N'aie pas peur, continua-t-il ; les misérables, avant de nous brûler vifs, trouveront à qui parler. J'ai là deux bonnes balles à leur envoyer par la fenêtre : mon mousquet est en bon état, et, mordieu, nous verrons... »

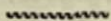
En un clin d'œil, Winham ajuste, arme le mousquet : le chien s'abat, le coup part. Un cri s'est fait entendre dans le jardin ; Marie est tombée aux pieds de son père.

Une pause terrible suivit cette scène ; bientôt, cependant, des pas précipités retentissent dans le parc, des cris

féroces remplissent les galeries de la maison. Une foule furieuse, armée de torches, de poignards, de piques, brise les portes et monte les escaliers. Winham, qui les entend, n'ose quitter sa fille évanouie; cependant, elle s'éveille au bruit des clameurs sauvages que tous les échos répètent. Le père, protégeant Marie contre la rage de ces forcenés, présente son mousquet au premier qui entre : cet homme tombe mort. Le fer de vingt piques menace le vieillard sans le frapper; on le saisit malgré sa résistance, on l'entraîne. Les cruels le réservaient à un plus affreux trépas!

Quand Marie retrouva l'usage de ses sens, elle était couchée sur un lit; une garde veillait auprès d'elle : « Où est mon père, où est Charles? » Les sanglots de la vieille femme lui en apprirent assez. Le lendemain, on lui annonça que quelqu'un désirait lui parler; elle crut que c'était Charles : c'était M^r Kneller. Il était bien changé; en quelques jours, il semblait avoir vieilli d'une année. Il s'assit près d'elle, et lui apprit l'horrible vérité : son père avait été massacré par les brigands; son amour, qui était venu pour la sauver d'un péril qu'il connaissait, et que d'affreux sermens lui défendaient de révéler, avait reçu le coup tiré par Winham dans la chambre de sa fille.

M^r Kneller vit mourir de langueur, entre ses bras, la fille de son ami, l'épouse de Charles; resté seul sur la terre, il la suivit, quelques mois après, dans le tombeau. Le ciel lui laissa le tems de méditer, dans sa douleur solitaire, les préceptes, sans cesse outragés, d'une religion de paix et d'amour, qui commande la bienveillance et la charité pour tous les hommes, et dont les hommes font un barbare prétexte de tyrannie, de vengeance et de haine.



LE PORTRAIT DE LA FEMME,

OU LE MOYEN D'ÊTRE HEUREUX,

Ouvrage en vers libres, dédié aux femmes, et présenté à S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, par *François-Frédéric Legrand* d'Orléans, avec cette épigraphe:

La femme nous donne le jour,
Ses soins nous procurent l'ivresse;
Elle est digne de notre amour,
Nous devons l'adorer sans cesse (1).

Jamais épigraphe n'a mieux servi de cachet à un ouvrage, et l'auteur a ici le double mérite de ne devoir un

(1) A Paris, chez Peytieux, libraire, galerie Delorme; l'auteur, rue St.-Denis, n^o 394; et Dondey-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis.

aussi bon choix qu'à son propre fonds. Toutes les pages de son livre brillent de la même force de pensée, d'une semblable élégance de style : ce sujet, qui *procure l'ïoresse* aux têtes les plus fortes, ne fait pas naître dans celle de M. François-Frédéric Legrand d'Orléans une seule pensée qui ne soit d'une justesse irrécusable : *la femme nous donne le jour, nous devons l'adorer sans cesse* ; certes, voilà de quoi convertir les plus incrédules, et faire raffoler les lectrices les plus ingrates du poème que nous annonçons.

ANNONCES.

— M^{me} Millet, déjà connue par des succès, vient d'ouvrir un beau magasin de modes, boulevard des Italiens, n° 20, au premier. Cet établissement situé au centre de la circulation la plus brillante de Paris, semble appelé à rivaliser avec ceux de même nature qui se sont acquis le plus de renom.

— LE SAVON ONCTUEUX de M. J. Aubril, breveté du Roi, Palais-Royal, nos 138 et 139, fait fureur dans la capitale ; cet empressément est fondé, puisqu'avec un rasoir inférieur on enlève sa barbe sans qu'on éprouve la moindre résistance. Jusqu'à présent on a senti un feu produit par l'animosité de l'épiderme, après s'être rasé ; disparition complète de cet inconvénient, puisque la peau n'étant plus écorchée, reprendra sa nature de la première barbe qu'on s'est faite.

Les pots de Savon Onctueux d'Aubril, se vendent 5 fr., 2 fr. 50 c. et 2 fr.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 547.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.